



**HAL**  
open science

## Avant-propos. Profond est le puits du passé

Hervé Brunon

► **To cite this version:**

Hervé Brunon. Avant-propos. Profond est le puits du passé. Alexandre Estaquet-Legrand; Jean-Jacques Terrin; Gautier Verbeke. Mondes souterrains. 20 000 lieux sous la terre [Catalogue de l'exposition du Louvre-Lens, 27 mars-22 juillet 2024], Louvre Lens; Lienart Éditions, pp.12-15, 2024, 978-2-36838-082-6. halshs-04684431

**HAL Id: halshs-04684431**

**<https://shs.hal.science/halshs-04684431v1>**

Submitted on 2 Sep 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

# Avant-propos

## *Profond est le puits du passé*

« Plus profondément on fouille, plus on s'enfonce à tâtons dans le monde souterrain du passé, et plus les origines de l'homme, de son histoire, de ses mœurs, se révèlent indéchiffrables et reculent dans le gouffre sans fond, se déroband à notre sonde, bien que nous en déroulions la corde toujours à nouveau, toujours plus loin, dans l'infini des âges. » Au seuil de *Joseph et ses frères*, dans le prélude intitulé « La descente aux Enfers » (*Höllenfahrt*), les méditations du narrateur se condensent dans l'*incipit* du roman : « Profond est le puits du passé. Ne devrait-on pas dire qu'il est insondable<sup>1</sup> ? »

Thomas Mann, entendant dépasser la temporalité mythique au profit d'un présent éternel de la narration, donne ainsi cette image saisissante du passé comme *monde souterrain* : il ne s'agit pas de « remonter » le temps, mais de faire descendre une « sonde » au creux d'un gouffre sans fond, tenter d'atteindre une profondeur en fait incommensurable. Cette image invite l'historien à méditer à son tour sur quelques implications de la notion de monde souterrain.

La locution française correspond peu ou prou à un unique vocable en anglais : *underworld*, dont la plus ancienne occurrence, d'après l'*Oxford English Dictionary*, daterait de 1608 dans les écrits de l'homme d'Église aristotélicien John Day. Le terme « inframonde », certes attesté dès 1924 chez Paul Valéry selon le *Trésor de la langue française informatisé*, n'a commencé à se répandre qu'à une date récente. Mais l'idée de monde souterrain est indéniablement plus ancienne que le XVII<sup>e</sup> siècle, âge où apparaissent d'ailleurs les grandes enquêtes encyclopédiques de deux savants religieux, l'une principalement connue par son prospectus imprimé en 1654, *Le Monde souterrain ou Description historique et philosophique de tous les plus beaux antres et de toutes les plus rares grottes de la terre* de Jacques Gaffarel – *le livre ne vit jamais le jour et le manuscrit n'en a pas été retrouvé... -, l'autre bien connue pour ses gravures saisissantes de l'intérieur de la Terre et des éruptions du Vésuve et de l'Etna, le Mundus subterraneus* publié en 1665 par Athanasius Kircher [voir 184].

<sup>1</sup> Mann 2001, p. 7.

<sup>2</sup> Brague 1999, p. 25 et 57.

<sup>3</sup> Cités et traduits par Humm 2004, p. 50, note 27.

<sup>4</sup> Voir l'aperçu typologique donné par l'entrée « Autre-Monde » dans Le Quellec, Sergent 2017, p. 114-117.

<sup>5</sup> Hulin 1985.

<sup>6</sup> Ricœur 2009, p. 575.

<sup>7</sup> Ovide, *Les Métamorphoses*, trad. Danièle Robert, X, 14-51.

En réalité, cette idée de monde souterrain a pris corps avant même que le concept de monde apparaisse en tant que tel. Comme le rappelle Rémy Brague, les langues de la Mésopotamie antique ne disposaient pas de mot pour dire « monde » et il faudra attendre Héraclite, autour de 500 avant notre ère, pour voir le terme *kosmos*, qui relevait dans la langue homérique du vocabulaire de la parure – d'où vient notre « cosmétique » –, équivaloir à « ce monde-ci, le même pour tous » (fragment B 30 DK)<sup>2</sup>. Pourtant, l'En-bas dirigé par les dieux des morts, souvent désigné en sumérien par *Kur* (« montagne ») et dans les textes akkadiens par *Ershetu* (« la Terre »), possède une réelle consistance mythologique, attestée par exemple dans *La Descente d'Inanna aux Enfers*, un mythe qui fut mis par écrit au moins dès le XVII<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

Il est en outre troublant que le nom latin *mundus*, qui dérive de l'adjectif signifiant « propre, net, élégant » (au contraire d'« immonde »), non seulement traduise les deux sens de *kosmos*, parure et univers, mais s'applique en outre à la fosse circulaire de fondation à partir de laquelle, selon la vie de Romulus par Plutarque, auraient été tracées en cercle les limites de la ville de Rome, ce *mundus* étant consacré, comme nous l'apprend notamment Macrobe, « à Dis Pater et à Proserpine », et considéré, d'après Varron, comme « la porte des divinités funestes et infernales<sup>3</sup> », d'où il résulte que *mundus* désigne par euphémisme les Enfers.

Qu'il s'agisse du Xibalba (« lieu effrayant »), vaste cité palatiale décrite par le Popol Vuh maya, ou du Diyu (« prison sous terre »), immense labyrinthe de niveaux et de chambres de tortures imaginé par la mythologie chinoise, les représentations traditionnelles du séjour des morts composent, à travers les cultures, des mondes en soi plus ou moins structurés de manière unitaire, la plupart du temps effectivement situés sous terre<sup>4</sup>. Que penser de telles homologues, bien mises en évidence par les travaux d'histoire des religions et de mythologie comparée, tout en gardant à l'esprit l'extraordinaire foisonnement des imaginaires de l'au-delà<sup>5</sup> ?

Il convient de revenir encore et toujours au mythe, ce récit qui, selon les mots de Paul Ricœur, « veut atteindre l'énigme de l'existence humaine<sup>6</sup> ». Et peut-être avant tout à sa forme la plus élaborée et la plus sémantiquement dense, celle que lui donne la parole poétique, le chant :

« À travers le monde impalpable des spectres ayant reçu la sépulture,  
Il s'élança vers Perséphone et vers le souverain des ombres,  
Habitants d'un royaume peu amène, et là, faisant vibrer sa lyre,  
Il se mit à chanter : « Ô puissances du monde souterrain  
[*o positi sub terra numina mundi*]  
Où tous, créatures mortelles, nous retournons, [...]  
Je vous en prie, par ces lieux  
Emplis d'épouvante, par ce Chaos immense et les vastes silences  
De ce royaume, renouez le fil du destin si bref d'Eurydice !<sup>7</sup> »

Tels sont, admirablement traduits par l'écrivaine Danièle Robert, les vers d'Ovide sur la lamentation chthonienne d'Orphée. Pour qu'il y ait monde

souterrain, il faut que quelque chose, sous terre, fasse monde : que des « lieux » soient « emplis », qu'un « royaume » doté d'un « souverain » se dessine. Et ce, par le truchement d'un regard, celui du héros qui y voyage. C'est bien l'une des portées de la catabase, donner à voir, grâce à l'expérience de celle ou celui qui la vit, un paysage de l'au-delà.

Or, les approches du mythe, singulièrement revigorées par les apports de l'anthropologie structurale, ont nouvellement progressé ces dernières années grâce aux ressources offertes par les bases de données et l'informatique. C'est ainsi qu'une méthode audacieuse, la phylomythologie, se propose d'appliquer une approche statistique dérivée de la biologie évolutive pour reconstruire sous la forme d'arborescences la transmission et les variations de traditions mythologiques. Son concepteur, Julien d'Huy, estime dès lors possible de corréliser sur la très longue durée la diffusion de motifs fondamentaux et les phases de peuplement de la planète. Dans *L'Aube des mythes*, l'historien s'est ainsi penché sur certains récits de catabase. Le mythe grec d'Orphée s'avère attesté au moins dès 458 avant notre ère, année de parution de *l'Alceste* d'Euripide, mais son origine est sans doute beaucoup plus ancienne. On rencontre son équivalent au Japon dans le mythe d'Izanaki – dieu créateur qui se rend aux Enfers pour rechercher son épouse défunte Izanami –, rapporté dans deux recueils du début du VIII<sup>e</sup> siècle, le *Kojiki* et le *Nihon shoki*. On observe également des récits analogues dans de nombreuses traditions orales, en Océanie et en Amérique du Nord notamment, mais encore en Australie. Tout laisse penser que l'apparition du motif date de peu après la première sortie d'*Homo sapiens* d'Afrique, il y a environ 200 000 ans. Dès cette époque, les humains auraient donc imaginé « des passages possibles entre le monde des vivants et celui des morts ». Et ce dernier, avant même cette première sortie d'Afrique, aurait été considéré comme un royaume se situant sous terre, duquel les défunts pouvaient toujours agir sur le premier. Telle est l'hypothèse formulée par le chercheur en fonction de la reconstruction d'un motif selon lequel « les tremblements de terre sont produits par les morts qui vivent sous terre, ou ce phénomène est le signe que les habitants vivant sous le sol tentent d'en sortir<sup>8</sup> ».

D'autres méthodes, complémentaires, ont été développées telles que l'aréologie, qui consiste à observer les aires de répartition des mythes pour en déduire leur évolution passée. Elle a été en particulier mobilisée par l'anthropologue et préhistorien Jean-Loïc Le Quellec dans *La Caverne originelle*, afin d'élaborer une autre hypothèse stimulante. Le mythe de l'Émergence primordiale, type de récit expliquant que les humains et les animaux vivaient autrefois sous terre, mais qu'ils sortirent un jour pour se disperser à la surface de la Terre, étant attesté dans de très nombreuses régions de la planète, son élaboration remonterait à une date très ancienne et il s'agirait en fait du mythe de création commun à tous les groupes humains du Paléolithique récent ; l'auteur suppose dès lors que « cette narration essentielle aurait irrigué l'ontologie des artistes qui ornèrent les grottes franco-ibériques<sup>9</sup> »,

8 D'Huy 2023, p. 220.

9 Le Quellec 2022, p. 710.

10 Voir Jaubert *et al.* 2016, p. 111-114.

plutôt que d'autres croyances, parmi lesquelles le chamanisme, qui ont été invoquées pour expliquer l'art de Chauvet ou de Lascaux mais dont on peine-rait à démontrer l'existence à l'époque de leur création. C'est cette sortie de la grotte originelle qu'il se serait agi de rappeler et renouveler par des images rituellement tracées en d'innombrables cavernes.

Des mondes souterrains auraient donc, d'après ces recherches récentes, constitué à la fois la destinée ultime et l'origine première, au sens mythique, que se donnaient les femmes et les hommes du Paléolithique.

Depuis quand ? Notre sonde s'égaré dans la nuit des temps. Une extraordinaire découverte archéologique invite néanmoins à se laisser aller à la rêverie. Dans le Tarn-et-Garonne, en surplomb de l'Aveyron, au fin fond de la grotte karstique de Bruniquel longue d'environ cinq cents mètres, a été retrouvée une étrange « structure » annulaire formée de quelque quatre cents morceaux de stalagmites juxtaposés et alignés au sol, avec des traces de foyers (fig. 1). Une équipe dirigée par Jacques Jaubert et Sophie Verheyden a publié en 2016 les résultats de datation d'un grand nombre de prélèvements par la méthode uranium-thorium : cette structure manifestement anthropogénique a été aménagée il y a 176 500 ans à plus ou moins 2 000 ans près<sup>10</sup>. C'est donc, à ce jour, la plus ancienne « construction humaine » connue, redevable non à des représentants d'*Homo sapiens*, mais à des Néandertaliens, qui auraient donc maîtrisé l'éclairage et son entretien, et la réalisation d'un dispositif sophistiqué à plus de trois cents mètres de l'entrée de la grotte. Ces êtres humains, auxquels nous savons depuis quelques années devoir une partie non négligeable de notre patrimoine génétique, avaient fourni de considérables efforts pour composer un « monde souterrain ». La ou les significations qu'ils accordaient à ce geste fondateur, qui pourrait si étonnamment évoquer certaines interventions du land art, se perdent dans le gouffre sans fond de l'insondable puits du passé.

fig. 1

Vue générale de la structure de la grotte de Bruniquel, avec la superposition de différentes couches de stalagmites alignées.



basse définition